

Des lieux pour la mémoire

Marie-Andrée Lamontagne

Number 85, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96584ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamontagne, M.-A. (2021). Review of [Des lieux pour la mémoire].
L'Inconvénient, (85), 61–63.

Des lieux pour la mémoire

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **Marie-Andrée Lamontagne**

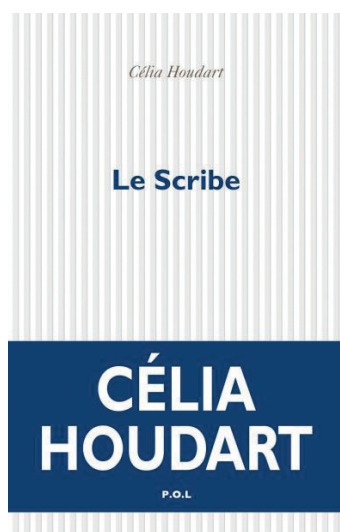
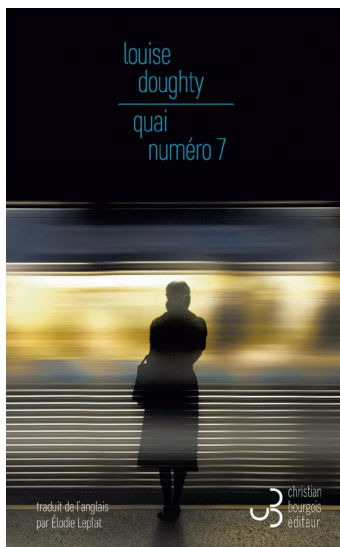
Le purgatoire n'est pas un lieu, mais un état, dit la théologie catholique des dernières décennies, à l'encontre des représentations traditionnelles. Un état qui relève de l'examen de soi et de ses fautes, de la purification qui permet d'entrer au Ciel. J'ignore quelle est la religion de la romancière anglaise Louise Doughty, voire si elle en a une, mais le roman qu'elle publie maintenant, le septième en anglais, le troisième traduit en français, à la fois polar et thriller, donne à penser que le purgatoire, lieu et état, pourrait bien se situer sur le quai numéro 7 de la gare de Peterborough, au Royaume-Uni. Dans ce roman, du reste, le mot *purgatoire* apparaît en toutes lettres à quelques reprises, ainsi que les termes qui lui sont doctrinalement associés : *faute*, *purification*, sans oublier le plus important de tous : *amour*.

Sur le quai numéro 7, en effet, errent les fantômes d'une femme et d'un homme qui, à quelques mois d'intervalle et sans se connaître, y ont trouvé une mort violente : ils se sont jetés sur la voie ferrée. Depuis, ils restent piégés dans l'enceinte de la gare, le fantôme homme, certainement, le fantôme femme pouvant bientôt élargir son périmètre de hantise grâce à

l'entêtement et au sens du devoir d'un simple agent de la police judiciaire décidé à rouvrir l'enquête sur les circonstances de la mort de la jeune femme.

Mais qu'on ne se méprenne pas. *Quai numéro 7* n'est pas une histoire de fantômes comme la littérature anglaise semble en avoir fixé le genre. Il relève plutôt de l'hyperréalisme par la description précise des lieux, et du roman social par tout ce qu'il montre de l'univers contemporain – violences domestiques, inceste, classes sociales, immigration, existences réglées par le travail et la consommation, absence d'horizons, non-dits familiaux.

Sa narratrice, fantomatique, invisible sans être omnisciente, se révèle ici un habile procédé romanesque. Avec elle, on entre dans le carré des agents de sécurité au moment des faits ou encore dans le bureau de la directrice de la gare, qui est compatissante mais ne peut autoriser les parents à déposer un bouquet de fleurs sur le quai où leur fille a péri de crainte que ce pauvre mémorial n'incite d'autres individus fragiles à passer à l'acte. On entre dans le bureau de la psy qui reçoit en consultation deux adultes, frère et sœur, aux blessures toujours béantes.



Aux côtés de la narratrice fantôme nous entendons les conversations, nous apprenons à connaître chacun des protagonistes de cette histoire complexe aux fils enchevêtrés comme ceux de la vie elle-même. Avec elle nous voyons les troupes de l'heure de pointe passer les tourniquets qui font quitter le monde du travail et rentrer à la maison, abandonnant la gare à son architecture oppressante, ses perspectives fuyantes et bétonnées, ses parkings souterrains sur plusieurs étages, ses courants d'air glacés. « Ici la frontière entre la vie et la vie après la mort est poreuse », dit le roman – mais de quelle vie s'agit-il, et a-t-elle un sens ? « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? » demandait Aragon. Dans le roman de Louise Doughty, les poètes cités sont Shakespeare ou John Donne. L'interrogation est semblable.

Elle s'appelait Lisa. Sa propre identité, la narratrice ne l'apprend qu'au détour d'une conversation, car les fantômes, dans ce roman, ont perdu la mémoire de leur existence. Ils errent comme des âmes en peine, comme le veut l'expression, et c'est bien pour trouver la paix qu'ils cherchent à faire retour sur eux-mêmes, afin de comprendre l'être humain qu'ils ont été. Lisa, professeur d'anglais au secondaire et douée pour ce métier, fille unique et encore célibataire à trente-quatre ans, ce qui n'est pas sans inquiéter certains jours ses parents attentionnés, en mal de petits-enfants ; Lisa, qui s'inscrivait dans un réseau actif d'amitiés féminines, d'amourettes et de relations professionnelles épanouissantes, fait un jour une chute sur le trottoir, et l'obligeant inconnu qui l'aide à se relever entre bientôt dans sa vie pour ne plus en sortir. Il s'appelle Matthew, il est médecin. Sa manipulation, sa violence, son narcissisme habilement travestis en attentions diverses aux yeux des parents et des amis, elle ne les a pas vus se mettre en place jusqu'au moment où l'emprise devient totale, mortifère. Mais alors, comment fuir ?

Quai numéro 7 n'est pas un roman de l'ère #MeToo. Il n'en a ni la colère ni la volonté de dénoncer. S'il montre des vies ravagées par le mal, il montre aussi les nombreuses formes d'amour pos-

sibles, l'espoir, la bonté. Ce n'est jamais mièvre. C'est humain.

SURVIVRE À LA DÉPOSSESSION

Voici une maison opulente, construite au début du siècle dernier en Pennsylvanie, dans ce qui était encore la campagne, depuis urbanisée, gagnée par la banlieue de Philadelphie. Ses propriétaires d'origine hollandaise, les Van Hoebeek, avaient fait fortune dans le commerce du tabac. L'imposante cheminée aux carreaux de céramique de Delft, la salle de bal au troisième étage, la bibliothèque aux rayonnages vitrés où des ouvrages écrits en néerlandais attendent désormais d'improbables lecteurs, les grandes fenêtres à guillotine donnant sur les jardins et la piscine : tout ceci menace de tomber en ruine depuis la mort de la vieille madame Van Hoebeek, survenue après celle de son mari et de ses fils, morts à la guerre pour libérer les Pays-Bas de l'occupation nazie.

C'est cette maison laissée sans héritiers qu'achète un jour Cyril Conroy, pour offrir à sa femme une demeure à la hauteur de son amour. Le geste romantique et chevaleresque de cet Irlando-Américain parti de rien, mais dont les qualités d'entrepreneur lui ont valu de faire fortune dans l'immobilier, enchantera l'enfance de sa fille Maeve et de son fils Danny. Pour ce qui est de sa femme, c'est autre chose. Cette maison somptueuse ne convient pas à son tempérament, et la simplicité des rapports qu'elle instaure avec la nounou, la cuisinière et la gouvernante qui en assurent le train quotidien n'arrive pas à lui faire oublier son mal-être. La mère part, la mère revient. Un jour elle s'en va définitivement.

L'abandon maternel est la première blessure infligée à Maeve et à Danny. Elle sera suivie d'une seconde, qui peut être vue comme la transposition matérielle de la première, mère et maison ayant partie liée. Ayant obtenu le divorce et refait sa vie, en 1951, leur père installe dans la maison une seconde épouse et ses deux fillettes. Ambitieuse, habile, éblouie par cette maison des Hollandais qui fait l'admiration du comté, la froide Andrea parviendra à

en chasser les enfants du premier mariage, ceux-ci entretemps devenus adolescents, et à accaparer la fortune amassée par son nouveau mari.

Ce n'est là cependant qu'un des ressorts de l'intrigue d'un roman tout en finesse et en complexité, qui montre la force de la filiation, la prégnance des gènes et des liens familiaux, dans les ruptures comme dans la douleur. Par petites touches maîtrisées, *La maison des Hollandais* montre comment perdure l'ordre social, alors même qu'il est bousculé par l'histoire et les idées nouvelles. Enfin, le roman ne craint pas de remuer toute une matière – bonté, expiation, sainteté, châtement – où la religion a laissé une si forte empreinte qu'elle en ferait oublier la portée universelle.

UN MONDE IMPARFAIT

Il fut un temps où la recherche en mathématiques avait recours aux mots pour faire ses démonstrations. Ses « preuves structurées », comme disent les connaisseurs, avaient besoin d'être écrites pour être défendues et leur réfutation passait également par le langage. Et sans doute parce qu'elles avaient recours aux mots, les théories mathématiques anciennes se sont montrées imparfaites ou erronées. Le temps des symboles et des algorithmes les a balayées au nom de la précision, d'un raffinement et d'une complexité accrus. Là où il fallait cinquante pages à une démonstration, dix lignes suffisent maintenant, se réjouit devant son auditoire de l'Institut Henri-Poincaré, à Paris, un certain théoricien et chercheur en informatique, spécialiste des algorithmes et professeur au MIT, aussi bien dire détenteur de la vérité. Dans la salle, Chandra Roy, jeune et brillant étudiant bengali venu poursuivre à Paris des études de mathématiques, reste dubitatif. Lui aime les imperfections.

La scène se passe dans *Le scribe*, délicieux roman de la Française Célia Houdart qui pose sur Paris – ses vieilles pierres, son histoire, sa lumière de fin d'après-midi depuis le quai de la Tournelle, les reliefs du marché de la place Monge glanés par un homme tandis que les maraîchers remballent leurs cageots – le regard d'un jeune étranger, tout à la fois décontenancé et désireux d'en lire le palimpseste.

Paris n'est pas le seul point d'ancrage du roman. Calcutta, où Chandra joint régulièrement sa famille par Skype, est tout aussi présente. Manoj, le père ingénieur, y

dirige une usine de traitement des eaux au cloaque qui n'en charrie pas moins l'histoire. La mère est professeur à l'université. Les petites sœurs apparaissent à l'écran en tenues d'écolières. Levée avant tout le monde, la grand-mère a pour tâche de préparer les fruits frais du petit déjeuner. L'exactitude, l'attention au détail, la description élevée au rang d'art font de ce roman une manière de théorème qui tend des fils entre deux villes, entre des existences contrastées et pourtant semblables.

Le monde est tout sauf ordonné. Le principe ayant présidé à la numérotation des rues de Paris, exposé par Chandra en page 120, le dit assez. Reste à écrire ce monde et à le dessiner, à travers les nombres aussi. N'est-ce pas d'ailleurs ce que fait de toute éternité *Le scribe accroupi* ? Sa petite amie française l'ayant trouvé un jour en train de travailler à ses équations dans la même posture que le sujet de la célèbre sculpture égyptienne, Chandra se précipite au Louvre pour voir de qui il s'agit. Ces deux-là se regardent. Pressentir « l'âge des choses sans en porter le poids » est aussi un art. ■

QUAI NUMÉRO 7

Louise Doughty

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Élodie Leplat

Christian Bourgois, 2021, 384 p.

LA MAISON DES HOLLANDAIS

Anne Patchett

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Frappat

Actes Sud, 2021, 320 p.

LE SCRIBE

Célia Houdart

P.O.L., 2020, 206 p.